

Romain Bertrand

Qui a fait le tour de quoi ?

L'affaire Magellan

RÉCIT

Verdier/poche

Pour Dorian et Louison



Malacca

Philippines

Îles Mariannes

*Océan
Pacifique*

Bornéo

Îles Moluques

Timor

*Océan
Indien*

2 000 km

échelle à l'équateur



LE VOYAGE DE LA *VICTORIA* (1519-1522)

Ce sont des pics aigus, des clochers excen-
triques, d'affreuses et noires mamelles, des
dents atroces à trois pointes, et toute cette
masse de lave, de basalte, de fontes de feu, est
coiffée de lugubre neige.

Tous en avaient assez. Il dit : « Plus loin ! »

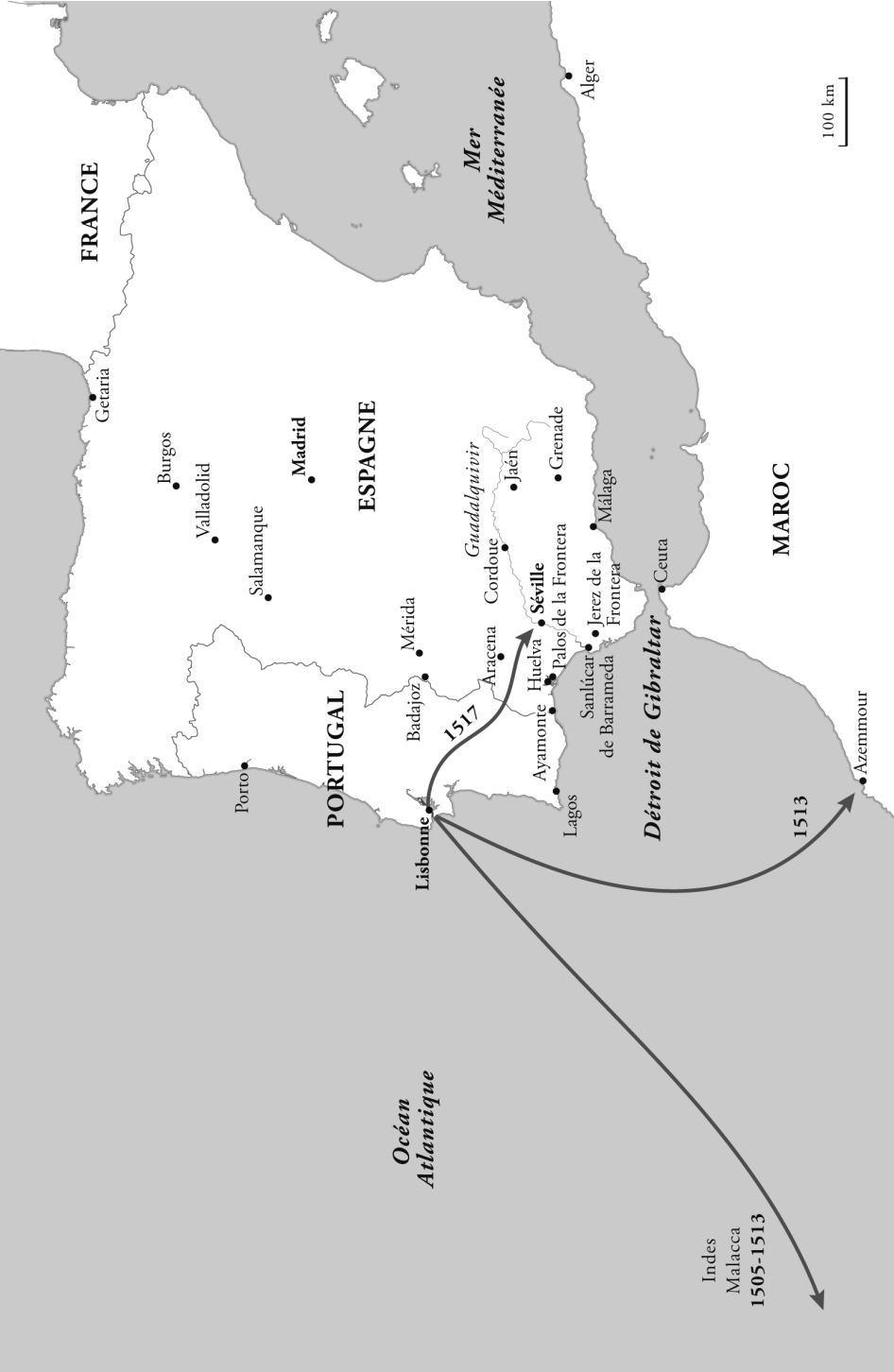
JULES MICHELET

La Mer, 1875

Quand le vieux Magellan découvrit le détroit,
Il y avait des enfants qui s'y baignaient déjà.

MICHEL SARDOU

La même eau qui coule, 1988



ÉPISEDE I

Un royaume pour un cheval

Magellan...

Magellan, c'est la statue du Commandeur, une vie majuscule, le nom donné à un détroit du bout du monde et à une sonde spatiale lancée vers Vénus en 1989. Un nom qui dit les confins, les limites repoussées, l'impensable accompli.

Un nom, aussi, qui suffit à faire surgir les « Grandes Découvertes », c'est-à-dire l'idée arrogante que l'Europe s'est longtemps faite d'elle-même, de son excellence, de sa précellence – l'un des premiers maillons de la généalogie à fil tendu de notre orgueil.

Mais qui est *vraiment* Fernand de Magellan ?

Il est toujours plus facile de poser des questions simples que d'y répondre. Magellan c'est une vie majuscule, oui, mais des archives minuscules, du moins dès qu'il est question de l'homme et pas seulement de son exploit.

Car Magellan, à la différence de Christophe Colomb ou de Hernán Cortés, ne nous a pas laissé grand-chose de sa plume. Les documents portant sa signature se comptent sur les doigts des deux mains :

un testament, une lettre de récriminations adressée au roi d'Espagne, un jeu d'actes notariés à propos d'un prêt jamais remboursé, deux ou trois documents de bord hâtivement griffonnés.

La légende et quelques historiens à l'esprit aventureux le font naître à Sabrosa, dans la région du Trás-os-Montes, au nord du Portugal, vers 1480, pour lui donner comme région d'enfance un pays de vignes et de citadelles, et surtout pour le faire mourir avant quarante ans, comme tous les héros.

Mais dans les années 1560, l'humaniste Fernão de Oliveira assigne plus raisonnablement pour berceau à sa famille la ville de Porto.

Oliveira est certes un singulier personnage – pilote de marine, chapelain du roi et grammairien, la combinaison n'est pas commune. Mais il écrit moins de quarante ans après la mort de Magellan, et il est probable qu'il a eu accès à des témoignages et à des sources de première main qui nous font défaut. Et de fait, dans son testament du 24 août 1519, Magellan lègue une partie de ses biens à un monastère de Porto, ainsi que la coquette somme de 30 000 maravédis à son page, Cristovão Rebelo, lequel était natif de Porto.

Ni chais ni châteaux, donc, mais l'odeur âcre des pêcheries et des chantiers navals qui s'égrènent le long du Douro : on peut bien le rêver gamin des champs, Magellan est plus vraisemblablement enfant des marées.

Il n'est assurément pas issu d'une famille de grandes armoiries : on connaît les noms de ses parents,

Rui de Magalhães et Alda de Mesquita, les prénoms de sa sœur, Isabel, et de ses frères, Duarte et Diogo de Sousa, mais guère plus. Le seul portrait de lui venu à notre connaissance est celui brossé par l'évêque du Chiapas et grand défenseur des Indiens, Bartolomé de Las Casas. Las Casas l'a rencontré en 1518, et dans son *Histoire des Indes*, rédigée dans les années 1530, il s'en souvient en ces termes :

Ce Fernão de Magalhães devait être homme de courage et valeureux dans ses pensées et pour entreprendre de grandes choses, quoique sa personne fût de peu de prestance, car il était petit de taille et ne paraissait pas avoir de grandes capacités, encore qu'il ne laissât pas non plus entendre qu'il manquât de sagesse et que quiconque le pût facilement dominer, parce qu'il semblait être réservé et courageux.

Magellan n'a donc pas le physique de l'emploi : on attendait un rude gaillard, corps et visage taillés à la serpe, certitudes en sautoir, et voici que paraît un petit homme taciturne.

De son enfance et de son adolescence, nous ne savons rien. Il pourrait avoir été apparenté au lignage des Sousa d'Arronches, qui siégèrent un temps au Conseil du roi, et sous leur patronage avoir officié comme valet de la reine Leonor.

Mais là encore, les hypothèses courent plus vite que les documents. Tout au plus savons-nous, par une quittance de solde de juillet 1516, que Magellan a alors atteint le rang modeste de chevalier-écuyer

de la Maison royale, et qu'il est en conséquence « pensionné » à hauteur de 1850 reis par mois : un salaire de misère, moindre que celui d'un artisan spécialisé – mais auquel s'ajoutent chaque jour, il est vrai, vingt litres d'orge pour l'entretien de sa monture.

L'histoire – la légende, donc – commence avec les archives, en 1505. Magellan est alors à bord de l'une des nefes de la flotte du tout premier vice-roi des Indes, Francisco de Almeida, qui lève l'ancre à Lisbonne le 25 mars 1505.

Un vice-roi des Indes ? En 1505 ?

Ces Indes-là sont l'Inde, tout bonnement – car l'Asie commence à se mailler de fortins et de comptoirs portugais. L'épopée des Indes a commencé. Une épopée au sens propre : un mouvement brownien d'hommes et de nefes que des bardes transforment en un récit sans trêve ni trouées, et ce faisant en un destin providentiel.

Ainsi du plus célèbre d'entre eux, Luís de Camões, qui achève en 1556 les *Lusiades*, un monument de patriotisme pleurnichard. Il y chante longuement les mérites et les prouesses de Vasco de Gama, qui a le premier rallié les côtes méridionales de l'Inde, en 1498. Et il nous explique comment, avant cela, la « route des Indes » a été patiemment, méthodiquement ouverte par un cortège de héros qui tous répondaient au même appel :

Qu'on cesse de vanter à la terre étonnée
Les voyages fameux et d'Ulysse et d'Énée.
Alexandre, Trajan, que vos pompeux exploits

Cessent de fatiguer la déesse aux cent voix.
Héros, divinisés par l'antique Parnasse,
Cédez à des héros dont l'éclat vous efface,
Aux enfants de Lusus dont les fiers étendards
Furent partout chéris de Neptune et de Mars.

L'épopée des Indes, c'est cela : l'idée que durant près d'un siècle, toutes les navigations sont pensées et accomplies dans un seul et même but – rallier l'Inde, puis, surtout, l'empire du Grand Khan, dont Marco Polo a vanté les merveilles.

Et pour prouver la continuité de cette ambition, les chroniqueurs lisboètes transforment l'un des fils du roi Jean I^{er} de Portugal, l'infant Henri, en un personnage truculent : « Henri le Navigateur ». Mais « Henri le Navigateur » n'a jamais vraiment navigué. Tout au plus a-t-il traversé le détroit de Gibraltar puis financé, une fois devenu gouverneur de l'Algarve, certaines expéditions sur la côte ouest de l'Afrique. Et ce non pas pour remplir les blancs des portulans, mais simplement parce qu'il avait obtenu du pape le droit d'en tirer bénéfice. Son frère Pierre, lui, a voyagé loin – mais pas en direction de l'Asie : jusqu'au Danube, en passant par l'Angleterre.

Alors oui, ce sont peut-être les deux infants qui ont persuadé leur père de la nécessité de la conquête sabre au clair de l'enclave de Ceuta, sur les côtes marocaines. Mais il n'en allait de rien d'autre, semble-t-il, que de leur soif de titres. Ce que jeunesse veut...

Car pour les chroniqueurs de l'expansion portugaise, tout commence par la prise de Ceuta, en 1415,

et tout s'achève avec l'arrivée de Vasco de Gama à Calicut, en 1498. Madère en 1419, les Açores en 1427, le cap Bojador, au sud du Sahara, en 1434, le Sénégal en 1441, la Guinée en 1450 : une progression par sauts de puce, en bordure de l'Atlantique Nord, à la lisière de ce que l'on appelle encore la « mer des Ténèbres ». Les caravelles ondoient le long des côtes, se faufilent dans les estuaires. Un peu d'or, beaucoup d'ivoire – des esclaves, déjà.

Pourtant, cette idée d'un grand plan, d'un dessein univoque obstinément poursuivi quatre-vingts ans durant, cette idée ne tient pas. La prise de Ceuta et des places fortes côtières du Maroc n'est en aucune façon la « phase 1 » d'un projet de conquête de l'Asie.

Quand on va voir les sources de près, comme les historiens l'ont fait, la prise de Ceuta n'est qu'un épisode parmi d'autres dans la rivalité séculaire entre la couronne portugaise et les pouvoirs musulmans nasride et mérinide. Il y est bien question du contrôle du détroit de Gibraltar, mais parce qu'il commande le négoce maritime entre la Méditerranée et la façade atlantique de l'Europe : pas parce qu'il ouvre sur le Grand océan qui conduit en Asie.

La conquête de Ceuta, d'ailleurs, c'est un surprenant point de départ, quelque chose comme *l'Iliade* à l'envers : la grande bataille qui décide de tout, mais placée en début de récit. Achille qui tue Memnon en lever de rideau – presque une bévue de scénariste.

Puis, c'est un carnage, pas une guerre en dentelles. Un mercenaire français, Antoine de La Sale, raconte

qu'une fois les portes de la ville enfoncées, les soldats portugais combattirent dans les faubourgs « jusqu'au coucher du soleil, sans pièce de harnais désarmer ». Gomez Eanes de Zurara – le chroniqueur officiel de la cour – écrit encore qu'au terme de la bataille, les rues étaient jonchées de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants, et que Jean I^{er} les fit tous jeter à la mer. Il faut beaucoup d'imagination – et pas mal d'indécence – pour y voir le prologue glorieux d'une odyssee planétaire.

Et si la morale peinait à se faire entendre, comme il lui arrive souvent, il suffirait de donner la parole au portefeuille pour prendre la mesure du désastre. La prise de Ceuta coûte à la couronne la bagatelle de 280 000 dobras, soit une fois et demie le revenu annuel du royaume ! Même en admettant que les nobliaux aient de temps à autre besoin de tirer l'épée, ça fait quand même très cher la tuerie.

Il n'existe d'ailleurs aucun consensus au sein de la noblesse portugaise concernant l'expansion en Afrique et en Asie. Le roi Manuel I^{er} nourrit, lui, des rêves clinquants de Nouvelle Croisade universelle. Éduqué par les « spirituels » franciscains, croyant dur comme fer à l'imminence de l'avènement du « règne de l'Esprit Saint » prophétisé par Joachim de Flore, il se voit nouer avec le mythique Prêtre Jean, en Éthiopie, une alliance sacrée, et à ses côtés entrer dans Jérusalem au son des trompettes célestes.

Mais d'autres, à la cour, restent dubitatifs concernant le rapport coûts/bénéfices d'une vaste entreprise

d'annexion aux confins de la planète. La bourgeoisie aussi traîne les pieds : ce sont les Flandres et la Sicile qui l'intéressent, pas de fumeux pays de Cocagne. Il n'y a que les cadets désargentés de la petite noblesse – les gens comme Magellan, donc – qui piaffent d'impatience à l'idée de se faire un nom à l'autre bout du monde.

Même ce que les historiens portugais nommeront plus tard pompeusement « l'empire des Indes » n'est qu'une construction modeste et fragile : un chapelet de forteresses étriquées, cernées par de puissants royaumes, faiblement reliées entre elles et défendues chacune par guère plus de quelques centaines de soldats. Comme l'a écrit Frère Vicente do Salvador au début du XVII^e siècle : « Bien que les Portugais soient de grands conquérants de terres, ils ne les exploitent pas, se contentant d'en arpenter les côtes tels des crabes. »

Puis, les querelles entre capitaines et l'avidité des premiers colons minent la survie de l'ensemble. Tel se dispense de payer les taxes dues à la couronne ; tel autre pioche dans les entrepôts royaux pour armer ses propres vaisseaux. C'est pour mettre bon ordre dans tout cela que le roi Manuel I^{er} dépêche sur place Francisco de Almeida – un rude soldat, qui, exilé en Castille, a participé en 1492 à la prise de Grenade dans les rangs de la troupe des Rois catholiques. Un Portugais au service de l'Espagne : on en croitera d'autres.

Et donc Magellan est là, en mars 1505, à bord de l'une des nefes de la flotte d'Almeida. Il a à ses côtés

son frère, Diogo de Sousa, et un homme qui va bientôt devenir son meilleur ami : Francisco Serrão.

Nouvel indice du faible prestige de son lignage, Magellan fait partie des 400 *sobresalientes* embarqués aux côtés de 1 500 soldats et de 400 canonniers. Les *sobresalientes* – littéralement les « suppléants » – sont des supplétifs, les petites mains calleuses de la conquête. Ils ne sont pas assurés de la durée de leur engagement, moins encore de pouvoir monter en grade. À bord d'une nef de la flotte de Diogo Lopes de Sequeira, qui vient renforcer l'armada des Indes, Magellan combat brièvement devant la ville malaise de Malacca, en 1509. Il se distingue par le sauvetage de son ami Serrão, que tous croyaient « mort aux mains des Malais ».

Puis il prend probablement part, en février 1510, à la conquête de la cité indienne de Goa, qui devient le siège de l'État des Indes, le quartier-général des forces portugaises en Asie. Balloté par la suite de Cochin à Cannanore, il enchaîne les cantonnements et les patrouilles en mer.

La vie de conquérant est tout sauf une sinécure : il n'y a que dans les films de Ridley Scott que les conquistadors portent des morions immaculés et des armures rutilantes. Les troupes sont en réalité mal nourries, mal logées, et surtout mal équipées. Un bon d'intendance nous apprend qu'on remet à Magellan, à Cannanore, le 6 septembre 1510, « une vieille cuirasse pour qu'à partir de celle-ci on lui en fabrique une neuve ». Le fer est rare, alors on répare les armures comme on étame les casseroles.